Le ballet des abeilles

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 20

PDF erstellt am: **03.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-176602

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

tout entière, depuis ses meilleures aspirations jusqu'à ses plus mesquines vanités. Paris parle de tout ce qu'il sait, voir même, et toujours avec un aplomb égal, de ce qu'il ne sait pas. Dans ses causeries journalières, l'histoire du monde entier, rappetissée à l'usage des salons, se discute avec une dextérité qu'on ne retrouve en aucun autre pays, tandis que des commérages d'intérieur, grossis outre mesure pour l'exportation, s'élaborent pour l'hébaïssement de l'étranger. Mais l'art de la conversation parisienne consiste à être également à l'aise dans le grand et dans le petit. A y regarder de près, on trouverait peut-être que cet art du causeur parisien réside principalement dans une confiance imperturbable en sa propre habileté, pour se tirer, le cas échéant, d'un mauvais pas. On se lance sans crainte quand on se sent la retraite assurée, et l'on ne doute de rien quand on ne doute jamais de soi. Mais plus encore que sur lui-même, le causeur parisien compte sur son public. Il sait bien qu'on ne lui fera dire, en somme, que ce qu'il voudra et qu'on ne lui demandera pas compte de ses assertions, pourvu qu'elles aient fait bonne figure. Le secret de plaire, dans les conversations est de ne pas trop expliquer les choses. C'est là une maxime dont la société parisienne est imbue, et qui vient merveilleusement en aide aux gens qui ne comprennent pas très-bien eux-mêmes ce qu'ils disent. On a remarqué que d'autres pays ont produit, par exception, d'admirables causeurs, mais qu'à la France seule, il avait été donné de posséder jusqu'ici une médiocrité brillante. Tout le monde y cause bien, à ce que prétendent les étrangers. Ne serait-ce pas un peu parce qu'il y est plus facile qu'ailleurs de bien causer? Sur cette glace unie et brillante qu'on nomme la conversation, chacun glisse rapidement à son tour, et pourvu qu'il n'y fasse ni trou, ni chute, pourvu qu'il conserve gracieusement l'équilibre, on s'inquiète peu de savoir si cette surface polie recouvre des sources vives d'intelligence ou les stagnantes profondeurs de la sottise. Chacun se lance à son tour, sans méfiance de lui-même, sans respect pour les autres; il ne s'agit que d'une chose, c'est de n'être pas trop lourd.

Le ballet des abeilles.

Les journaux de Paris ont beaucoup parlé d'un bal donné dernièrement aux Tuileries pour lequel les dames de la cour avaient imaginé un ballet dansé par douze charmantes jeunes femmes, costumées en abeilles. Quatre grandes ruches ont été apportées dans la salle des maréchaux par des jardiniers, et à un signal de l'orchestre, on a vu sortir de chacune d'elles trois jolies abeilles ailées, tenant à la main une guirlandes de violettes et formant ensemble des figures gracieuses. — En souvenir de ce quadrille d'un nouveau genre, M. Hamet, professeur d'apiculture au Luxembourg, a adressé à chacune des personnes qui y ont pris part un joli pot-ruche plein d'excellent miel, accompagné de la lettre suivante:

« Madame,

» Voué depuis très-longtemps aux soins des abeilles, il m'a été bien doux de voir mes chères travailleuses représentées d'une manière si brillante par les plus belles reine de la grâce et de la distinction. Puisque vous avez bien voulu vous transformer en abeille, permettez-moi de vous offrir un peu de miel au nom de celles dont vous avez été un instant la sœur. Les abeilles étant filles du ciel et figurant sur le manteau impérial ont des droits à votre indulgence, même à votre bonté.

Je suis, Madame, etc. »

Ces nobles dames ont répondu à M. Hamet:

« Les abeilles du quadrille des Tuileries ont été très-sensibles à votre gracieuse attention; elles ont vivement apprécié les produits de leurs sœurs du Luxembourg, ainsi que la courtoisie de l'interprête, et se réunissent pour vous offrir leurs remerciements ainsi que l'expression de leur parfaite considération. »

Les orgues de Barbarie.

Parmi les choses qui s'en vont, il faudra bientôt compter *l'orgue de Barbarie;* pour notre part, dût notre goût être jugé pitoyable, nous le regretterons, et pourtant nous aimons la musique! Mais, du reste, si nos lecteurs veulent être sincères et mettre de côté toute fausse honte, beaucoup partageront notre avis ou tout au moins ne condamneront pas à une disparution complète ces caisses à manivelles qui tant de fois charmèrent leur enfance. Les marionnettes déjà s'en sont allées... grâce pour l'instrument. Qui ne se souvient pas d'avoir perdu de longs moments, à l'âge où l'on va à l'école, en suivant la bonne et candide figure du Savoyard ou du vieux militaire, dont l'orgue tant décrié est devenu le suprême gagne-pain.

Nous avons connu un Suisse établi dans l'Amérique méridionale pendant plus de vingt-neuf ans, qui nous disait que jamais il n'avait ressenti une émotion plus grande que celle qui l'agita certain jour où il entendit dans sa plantation reculée les accords archi-faux d'un orgue qui écorchait sans miséricorde le grand air de *La Favorite.* « Je me précipitai, nous disait-il, m'attendant à rencontrer une figure amie... C'était un pauvre nègre qui faisait jouer l'instrument pareil à celui que j'entendis si souvent dans la cour de l'école. Celui que j'avais devant les yeux jouait les mêmes airs et montraient le mêmes marionnettes : Napoléon braquant sa lunette et la retirant en mesure, un gros monsieur faisant la révérence, une dame en robe impossible, jouant de l'éventail, un aveugle tendant la main, etc., etc. »

A Leipsick, la ville musicienne par excellence, les orgues de Barbarie sont encore admis, mais à la condition expresse qu'ils soient accordés avant de se faire entendre. Il faut croire, disait un habitant de cette ville, qu'il en est peu susceptible de jouer juste, car nous n'en